

Bulletin **INFORMELLES**

vol. 8, numéro 3 Automne 1993



centre des femmes de VEstrie Itée

c.p. 141 - Succursale Place de la Cité

Sherbrooke (Québec) J1H 5H8

SOMMAIRE

EDITORIAL.....	3
-----------------------	----------

VOLET DU CFE : ACTIVITÉS

Atelier d'écriture.....	4
Chroniques radio.....	4

CHRONIQUES :

Les grandes question par Micheline Dumont.....	6
Équinoxe d'automne par Lucille Latendresse.....	9
L'art des femmes a-t-il un pouvoir? par Micheline Caouette.....	10
Filles modèles ou femmes artistes? oar Danielle Tremblay.....	11
Éthique ou utopie? par Monica Viana.....	14
Devaleurs et de censure? par Carole Tatlock.....	15
Pornographie et censure : un faux débat par Lorraine Riopel.....	17
Réprimer ou légaliser.....	18
Annie Sprinkle ou le porno nouvelle âge par Lorraine Riopel.....	21

ÉDITORIAL

Ce numéro d'Informelles est le dernier de l'année 1993. Nous avons choisi la thématique des valeurs tout en sachant que traiter des valeurs présuppose un élargissement de jugement qui permet d'aborder tout sujet dans la plus grande objectivité. Cependant, le problème des valeurs c'est d'abord de savoir en quoi elles consistent. S'agit-il de valeurs morales ou matérielles ? Nous sommes alors tentées de faire une classification qui conduit à ce qu'on appelle des jugements de valeurs.

Vous constaterez, à la lecture des divers articles, que nous avons laissé place à l'expression sur des sujets variés qui nous amènent à réfléchir sur nos propres systèmes de valeurs et à les confronter avec ceux des autres. En cette fin de siècle où la mondialisation de l'information impose des systèmes de valeurs, aurons-nous, comme femmes, les moyens de privilégier des valeurs qui nous tiennent à coeur et qui ont fait notre différence ?

*Vous remarquerez également que nous n'avons pas inclus les articles concernant les volets de CFE puisque ceux-ci se retrouvent dans le rapport annuel qui vous sera envoyé. Nous avons plutôt voulu préparer un Spécial-*Informelles* sur les valeurs et plus précisément sur celles que l'on a face à la pornographie, par exemple.*

Bonne lecture

Sylvanne Pelletier et Nicole Charette

* Toutes nos excuses à Micheline Caouette pour avoir publié dans *l'Informelles*, printemps/été une copie non corrigée de son texte.

VOLETS DE CFE : ACTIVITÉS

Atelird'écrHuredu29 septembre 1993

Les valeurs. Thème abordé après bien des commentaires sur le sérieux du sujet traité dans le journal Informelles...

C'est donc d'valeur!

J'me sens pas libre quand on m'impose quelque chose bien qu'une partie de moi l'apprécie!

Paradoxe...

Les valeurs, c'est quoi ça? Que l'ignorance crasse me chasse d'ici : domaine privé.

Les valeurs... on ne m'y reprendra plus, c'est trop sérieux, bien que...

Dire oui, dire non, faire un choix, AVOIRLECHOIX, WATATOW!!!

Carole tatlock

La soupe aux valeurs

Regardez ce que j'en fais, moi, des valeurs! Je les passe au broyeur, oui madame, au broyeur du rire énorme des corneilles du printemps et des écureuils de mon automne. Je suis prête à casser les reins aux grincheuses valeurs qui ne rient jamais : les valeurs d'une vie ne devraient pas ressembler aux valeurs boursières, sauf, bien entendu, quand on joue. Jouissez que diable! Votre valeur

ajoutée s'en ressentira. Nous sommes toutes des âmes bien nées, ou plutôt bien germées. Nos valeurs se bâtiront dans l'instant où on les vit, où on en rit. Montons dans une échelle de valeurs mais où sont les serpents glissants, glissants?

Danielle Tremblay

Les valeurs...quelles valeurs?

Les valeurs ! C'est ben d'valeur, mais pour moi, ça ne me dit strictement rien de parler des valeurs. En plus, on veut m'obliger à fake ça drôle... Si y pensent que je vais me laisser dicter ce que je dois écrire pour un journal qui prend peut-être un peu de valeur à chaque année mais quand même, c'est pas pour ça que je vais réévaluer mes façons de fake. Je vois bien qu'on est là toutes les trois à se casser la tête, le crayon, les «effaces» et que c'est clak qu'on a du mal à mettre nos talents en valeur dans ce contexte. Au diable les valeurs marchandes, les valeurs ajoutées, la valeurs dépassées, les valeurs démodées, la valeurs d'échange! Amen.

Gertrude Doyon

Prochaine rencontre de l'atelier d'écriture : 19 janvier 1994 à 19 h, au local du CFE.

Chroniques radio du CFE

Les chroniques radio du CFE se poursuivent cet automne à toutes les deux semaines depuis le 17 septembre. Elles sont présentement diffusées le vendredi entre 10 h 50 et 11 h 20 à CFLX, dans le cadre de **Voix de service**. De plus, **Voix de service** nous accompagne dans la promotion de tous nos grands événements : rappelez-vous de la couverture abondante et dynamique du colloque **Fem-MEDIA** et des chroniques particulières consacrées à la préparation des colloques **L'Art de vieillir (...)** et **FemMedia**. En cette fin d'année 1993, un bilan du développement des chroniques radio et de nos relations avec la radio communautaire est de mise.

Plusieurs invitées de marque ont enrichi les chroniques de décembre 1992 à novembre 1993. Permettez-nous de mentionner quelques noms. Violet Neville et Louise De Broin ont toutes deux offert le témoignage vibrant de recherches spirituelles uniques, accompagnées d'une réflexion sur le rôle des femmes dans la vie spirituelle. Le volet culturel a été comblé entre autres par Pascale Choquette, étudiante de maîtrise passionnée par l'art censuré des femmes, ainsi que par Micheline Caouette, professeure d'histoire de l'art au certificat en arts visuels et fine analyste

de la part des femmes dans la création artistique. D'autres entretiens solides ont porté sur les rapports des femmes avec la politique (Marie Malavoy), avec le langage et la langue française en particulier (Carole Tatlock), ainsi qu'avec la pédagogie des sciences (Gertrude Doyon à propos de la revue **Les Débrouillards**). Enfin, Monica Viana, thérapeute et professeure en service social et Hélène Charest, coordonnatrice d'Élixir, ont fait profiter les auditrices et les auditeurs de leurs riches expériences sur le terrain. De plus, des échos favorables venant du public ont permis à certaines chroniqueuses de revenir plusieurs fois en ondes.

Nous vous présentons ici les chroniques réalisées pour l'automne avec leur date de diffusion :

17 septembre : Les femmes dans la musique populaire au Québec - différentes approches (Danielle Tremblay)

1^{er} octobre : Les femmes dans la musique populaire au Québec, 2^o partie - solidarités (Danielle Tremblay)

15 octobre : Les femmes dans les arts visuels (Micheline Caouette)

29 octobre : L'intervention féministe en thérapie (Monica Viana)

12 novembre : Les femmes dans les arts visuels, 2^e partie (Micheline Caouette)

26 novembre : Élixir, prévention en toxicomanie pour les femmes (Hélène Charest)

10 décembre : FEMMEDIA 92 - les retombées hors Québec (Carole Tatlock et Danielle Tremblay)

Les chroniques suivantes: Espagnoles et Québécoises (Mercedes Barcelo), Femmes et littérature-jeunesse (Manon Poulin) et Femmes et délinquance ont été **reportées à une date indéterminée**.

Les chroniques elles-mêmes se sont déroulées sans anicroche et dans le meilleur climat du monde. France Bisson, réalisatrice et animatrice de **Voix de service**, a accueilli toutes nos participantes avec grâce et compétence. CFLX-MF s'est avéré jusqu'ici un précieux partenaire: attentif, ouvert et efficace dans sa façon de servir notre organisme.

Une seule ombre au tableau : les problèmes techniques liés à la crise financière de CFLX au début de l'année 1993. Les pertes en équipement et en gestion technique avaient fait reporter d'une semaine l'émission spéciale du 8 mars sur l'éducation, sous la responsabilité conjointe de France Bisson et du CFE. Ces impairs avaient entraîné des problèmes de disponibilité pour quelques participantes invitées à la table ronde. Le redressement de la situation financière de la radio nous a permis d'espérer que de tels inconvénients ne se reproduiraient plus. Dans l'ensemble, les organisatrices et les collaboratrices ont été satisfaites du travail accompli cette année.

Nous cherchons encore à améliorer l'organisation des chroniques par une planification à long terme (un an d'avance si possible). Pour cela nous avons un urgent besoin d'aide. Nous faisons appel à d'autres membres enthousiastes et imaginatives qui s'impliqueraient dans la recherche de sujets, de contacts et surtout dans la relance de ces contacts. Nos nombreuses occupations nous laissent de moins en moins de temps pour planifier **toutes** les chroniques. Nous vous prions de collaborer avec nous : les chroniques doivent refléter davantage vos préoccupations à toutes. Nous savons que la radio communautaire de l'Estrie vous tient à coeur : plusieurs membres du CFE ont personnellement participé à la loterie-bénéfice au profit de CFLX le printemps dernier. Nous vous remercions de votre appui, au nom de la radio et au nom de toutes et tous les chroniqueurs qui y collaborent. Enfin, nous tenons à vous rappeler que les chroniques radio du CFE sont **écoutées** et qu'elles rejoignent aussi le **grand public!**

Sylvanne Boulianne et Danielle Tremblay

Les grandes questions

Pour la deuxième année, je donne le cours **Histoire des femmes dans le monde occidental**. Certes, ce n'est pas mon champ de spécialité. Mais ma connaissance de la théorie et de la pratique de l'histoire des femmes m'a permis de préparer un cours où je propose aux étudiantes des critères et des repères pour interpréter autrement les ouvrages d'histoire universelle.

Cette année, dès le premier cours, j'ai posé aux personnes de la classe les trois questions suivantes:

- 1- D'après vous, comment le monde a-t-il commencé?
- 2- D'après vous, comment l'humanité a-t-elle commencé?
- 3- D'après vous, comment l'histoire a-t-elle commencé?

Les réponses à ces questions m'ont plongée dans le plus grand embarras. Alors que la majorité des personnes m'ont parlé du Big Bang et de la théorie de l'évolution, quelques autres ont mentionné la création et l'histoire d'Adam et Eve. En animant la discussion qui a suivi ce petit exercice, j'ai réalisé qu'il y avait dans la classe des jeunes qui n'avaient JAMAIS entendu parler d'Adam et

d'Eve, et pour qui le récit de la création était inconnu. Nés en 1974 et soustraits à l'enseignement religieux, comment en auraient-ils entendu parler? Je me trouvais donc confrontée à de sérieux problèmes pédagogiques. Comment déconstruire un récit biblique qui n'a jamais été connu? Mais par contre, comment convaincre du caractère mythologique de la Bible?

Je pense que les personnes qui croient ENCORE au récit biblique ne doivent pas être méprisées. Comment les juger si personne ne leur a jamais présenté une autre perspective? [Et surtout, que penser d'un enseignement religieux qui continue de confondre les mythes et la foi. Mais, cela est une autre question dont je ne veux pas parler ici.]

Mes trois questions semblent au premier abord très éloignées de l'histoire des femmes. Et pourtant! L'émergence de l'humanité, il y a deux millions d'années et selon des processus d'évolution biologique que la science modifie régulièrement pose la question du temps historique. On associe traditionnellement l'émergence de l'histoire à celle de l'écriture, et en un sens on a raison de le faire. Car l'histoire est avant tout un discours sur la réalité.

Bien entendu, l'histoire de l'humanité a commencé bien avant l'invention de l'écriture. Mais comment en parler avec certitude? Nous n'avons aucun texte! Les théories proposées par l'archéologie, l'anthropologie ou la biologie sont bien fragiles et elles sont facilement repoussées du revers de la main par les historiens «patentés».

Les historiennes de la monumentale série **Histoire des Femmes** qui vient de paraître chez Pion l'affirment dans leur introduction : «Nous admettons l'existence d'une domination masculine - et donc d'une subordination, d'une sujétion féminine - à l'horizon visible de l'histoire». À l'aube de l'histoire oui, c'est à dire au moment de l'invention de l'écriture.

Mais qu'est-il arrivé entre l'apparition de l'horticulture, celle des premières villes et l'invention de l'écriture? Un ouvrage récent **The Chalice and The Blade** par Riane Eisler propose une vision de l'histoire de l'humanité qui bouleverse justement nos idées sur l'humanité. Faisant état des recherches les plus récentes en archéologie, en mythologie et en anthropologie, Eisler pose l'hypothèse d'une période de l'évolution de l'humanité où, dans les régions où le climat et l'abondance le permettaient, des civilisations matri-centriques [et non pas matriarcales] auraient existé durant plusieurs millénaires. Elle va beaucoup plus loin toutefois que les quelques pages un peu exaltées de Marilyn French sur la même question dans **Fascination du pouvoir**. Elle pose en effet une théorie du changement social qu'elle nomme la théorie de la transformation culturelle.

À partir de cette théorie, elle déduit une nouvelle interprétation de l'histoire de l'humanité où les événements que nous apprend habituellement l'histoire sont révélés dans une autre optique. En effet, elle identifie des périodes androcentriques et d'autres périodes dites «gylaniques» qui permettent de penser que l'humana-

nité hésite depuis l'origine entre une organisation sociale basée sur le partage et l'entraide et une organisation basée sur la domination et la guerre.

On conçoit que l'histoire traditionnelle récuse une telle vision de l'histoire. Car l'histoire est avant tout un discours organisé pour justifier continuellement l'ordre androcentrique, dans sa seule pratique de privilégier comme matériau dit «historique» et important, uniquement les événements relatifs à la guerre, à la politique et à la diplomatie alors qu'elle refoule à la marge, souvent comme aMustorique [c'est à dire sans histoire] ou sans importance, les événements relatifs aux réalités qui depuis toujours ont mobilisé les femmes. On conçoit aussi que l'entreprise d'écrire l'histoire des femmes parait souvent comme une activité non scientifique, idéologique. L'histoire des femmes, si elle est faite consciencieusement, risque de démolir toutes nos certitudes sur l'humanité. Elle peut permettre de PENSER autrement.

À l'origine était la vie. Et pendant des millénaires, à ce qu'il semble, l'humanité a voué un culte aux déesses. Mais dans la tradition judéo-chrétienne, pour une car c'est celle que je connais, on a imposé une autre vision. Donner la vie est devenu honteux. Relisez la Bible sur les prescriptions concernant la HONTE de l'accouchement. Et à la place, on a proposé le culte d'un dieu MORT. La vie ne venait plus de la vie : elle venait de la mort.

Aujourd'hui, les vieilles valeurs de notre petit catéchisme sont rendues bien loin. Où est le Bien? Où est le Mal? Et si la vie était le Bien? Et si la mort était le Mal? Je relis l'histoire de l'humanité et j'ai le vertige. Peut-on encore en changer la trajectoire?

Micheline Dumont.

Riane EISLER. The Chalice and the Blade. Our History, Our Future, San Francisco, Harper-Collins, 1987.

L'histoire des femmes, si elle est faite consciencieusement, risque de démolir toutes nos certitudes sur l'humanité. Elle peut permettre de PENSER autrement.

CHRONIQUES : FEMMES D'AILLEURS

Comme nous n'avons pas d'article pour notre chronique, nous avons décidé de vous offrir ce dessin de Féfiàe Amichia que nous remercions du fond du coeur.



CHRONIQUES : MYTHOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

Équinoxe d'automne

À l'équinoxe d'automne, les valeurs spirituelles nous sont rappelées à l'occasion de la fête de Saint-Michel.

Le festival solaire d'automne, qui prend place du 22 septembre au 1^o octobre, a déjà été, selon une tradition ancienne, le plus grand festival de l'année. Il était préparé tout le reste de l'année par les fêtes du solstice d'hiver (Noël chez les chrétiens), les fêtes des équinoxes du printemps (Pâques), les fêtes du solstice d'été (la Pentecôte et la Saint-Jean). Ce festival, autrefois célébré en grandes pompes, a été, pour quelque raison obscure, presque oublié dans les siècles plus modernes. Pourtant, c'est un festival de couronnement, à la fin d'un cycle, un moment tout à fait privilégié dans le déroulement des saisons de l'année solaire.

Le signe de la Vierge qui régnait sur la planète durant le mois d'août, est le complément féminin de l'Archange Michel qui prend place et entre en action le 29 septembre. Saint-Michel est le «Porteur de lumière». Nous sommes, pour le moment, dans le signe de la Balance qui est un signe d'équilibre. Tout dans la nature est rendu à sa juste mesure, tout est pesé et rééquilibré. Le soleil commence à s'éloigner de notre horizon. La lumière du soleil spirituel se fait petite et deviendra cette étincelle lumineuse

que chacune gardera en soi jusqu'à Noël où nous acclamerons la naissance du feu solaire nouveau.

Le 22 septembre, la fête commence par l'appel du Soleil aux sept régents de la chaîne planétaire. Chaque régent répond à l'appel en présentant le bilan du niveau évolutif de la planète dont il a la charge. C'est donc l'ensemble du système solaire qui est tour à tour rassemblé dans le Logos pour recevoir une bénédiction et une purification. Cette purification annuelle est un des moyens qui permet à tout le système solaire en évolution de fonctionner parfaitement et dans le meilleur équilibre.

C'est le jour de la Saint-Michel que la fête atteint son point culminant. Lorsque les grands régents planétaires sont convoqués, ils le sont avec toute leur cohorte angélique et aussi avec toute l'humanité. Ainsi, Neptune la première, le 22 septembre, et à sa suite les autres planètes, Uranus, Saturne, Jupiter, Mars, Terre (le 26 septembre), Vénus et Mercure (ou Vulcain), chacune à son jour, passe devant son seigneur le Soleil pour y être rééquilibrée, purifiée et bénie, avec tous ses habitants, de tous les règnes. Et les grands anges et archanges, porteurs de lumière, accompagnent les planètes et les présentent au roi. Ce sont, conduits par Saint-Michel : Gabriel, Raphaël, Uriel, Chansel (particulièrement accompagnant la planète Terre), Jophiel et Zedkiel. C'est la fête du feu et de la lumière spirituels. C'est la fête qui

célèbre le Soleil spirituel central qui donne la bénédiction finale à tout le système qui, régénéré et purifié, peut poursuivre son évolution avec une ardeur renouvelée.

C'est une période d'une importance très grande pour nous et d'une influence unique. Elle peut nous conduire vers une profonde réalisation de la relation intime de l'être humain et de l'univers, l'unité suprême de la création et du créateur, père-mère éternel. Pendant un tel moment, l'être humain peut, en se tournant vers sa réalité intérieure la plus profonde, ou en s'élançant dans l'espace infini, ce qui est la même chose en réalité, devenir un canal pour les grandes puissances universelles. Cette période nous offre une chance de nous libérer des limitations de notre personnalité et de notre individualité et de nous fondre dans l'universel. C'est comme si toute la création s'immergeait dans la profondeur de la grande mère de l'univers et qu'elle en sortait purifiée et renouvelée.

Lucille Latendresse

Les idées de cet article sont tirées d'extraits d'une brochure du ~St Michael Centre- par le Professeur Van der Stock. Elles ont été résumées ici par Lucille Latendresse.

L'art des femmes a-t-il un pouvoir?

Depuis les années 1970, tant au Québec, au Canada et aux États-Unis qu'en France, l'art des femmes n'a jamais cherché de critères d'excellence (réussite sociale), mais plutôt à communiquer des approches et des messages diversifiés.

Les expositions Art-Femme 1975, Actuelles 1983, Art et Féminisme 1982, Réseau Art Femme 1982, Autoportraits 1984, Féministe toi-même, féministe quand-même 1984, Femmes-Forces 1987, Femmes de parole et écologie 1988, Créations-Femmes 1989, Del'une à l'autre 1993 présentées dans les musées, galeries d'art et lieux publics avaient deux optiques différentes : l'art des femmes et l'art féministe. En 1983, la dimension politique et la force des idéologies des deux positions se sont harmonisées en s'unifiant l'une et l'autre. C'est dans la consolidation des générations que la notion du développement de l'art s'inscrit dans l'histoire (de l'art) des femmes au Québec.

En quoi et pourquoi les rapports et les relations des femmes avec les arts sont-ils si différents? Au cours des siècles, les femmes ont été exclues de l'Académie des beaux-arts (jusqu'à la fin du XIX^e siècle où le nu était interdit aux femmes-artistes), du

clergé, du gouvernement, des mathématiques, de l'armée, des sciences et des philosophies. La constitution même de l'histoire, où l'homme est le seul sujet, n'est autre que le récit de l'exclusion des femmes. La quasi-absence de femmes-artistes en histoire de l'art montre le peu de confiance qu'on leur a fait.

La question du pouvoir relève-t-elle d'un problème des différences? Depuis une trentaine d'années, dans les sociétés occidentales, le changement de la condition de la femme, sa place dans la société et son rôle ont contribué à modifier les types de relations et le rapport entre l'art traditionnel et l'art contemporain. Ce qui n'a pas changé, c'est l'attitude de l'establishment (statu quo) artistique du XX^e siècle qui repose sur des principes, des règles, des nonnes qui ne sont plus actuels, c'est-à-dire qui ne correspondent plus aux besoins de l'art actuel.

Toutes les bases fondamentales et les structures ont été pensées par des hommes. Pensons aux critères de classification hiérarchique de l'histoire de l'art où les artistes sont identifiés à partir des courants techniques-matériaux (ex : Picasso au cubisme). Ainsi, l'art du progrès, de l'avant-garde, de la nouveauté, de la recherche, de l'exploration et de l'expérimentation (scientifique) ont constitué ce que l'on appelle l'art officiel : un pouvoir économique qui s'est approprié le marché de l'art, excluant les femmes qui ne s'inscrivent pas dans ces démarches progressistes.

Dans notre société «post-post-moderniste», on tente de réconcilier l'ancien au nouveau par l'hybridation. Robert Preusser dit qu'il faut humaniser les sciences et vivifier l'art par la technologie. Durant la décennie des années 80, l'idéologie de la similarité des rôles et des comportements s'est affirmée (peinture, sculpture sont devenues installations). Puis la décennie des années 90 nous a lancés dans l'interchangeabilité.

Parler du pouvoir en art c'est changer la dynamique en optant pour des relations et des rapports plus étroits d'un système qui tient compte de la pensée humaine, des besoins de chacun des individus dans une collectivité et surtout de la conservation d'une mémoire nationale¹. Car c'est ensemble, seulement en unifiant et en harmonisant les identités des différences et des connaissances épistémologiques (origine) que l'on mettra fin au clivage, à l'aliénation, à la confrontation, à la discrimination des races et des sexes.

Michelyne Caouette

1. L'esprit scientifique des techniciens productifs et la commercialisation permettent des projets.

2. L'examen des lois sociales, historiques et politiques.

Michèle Aumont, *L'aventure Hommes-Femmes*. Ed. Mame. Paris, 1993, 193 p.

Colette Gullaumin, *Sexe. Race et pratique du pouvoir*. Éd. Côté-femmes, Paris, 1993, 239 p.

Julia Kristeva, *Les nouvelles maladies de l'âme*. Ed. Fayard, Paris, 1993, 351 p.

CHRONIQUES : VOIX PLEINE ET RONDES NOTES

Filles modèles ou femmes artistes?

En entamant cette chronique, je veux d'abord vous dire à quel point m'amuse et m'agace ce fameux thème du mois: «Les Valeurs». Est-ce à cause de ma position de «jeune féministe» (35 ans et moins) que j'ai envie de ruer dans les brancards? Est-ce à cause de mon attachement à toutes celles et à tous ceux qui ont plus ou moins choisi le métier d'artiste, si excitant et si ingrat? Pour moi les valeurs humaines, sociales et politiques les plus importantes se vivent avant de se prêcher. Cependant, comme on ne peut pas toujours s'empêcher de prêcher, je vous donne en quelques phrases mon humble(?) position. Pour moi comme pour bien d'autres, les valeurs apportées par les mouvements féministes se situent du côté de la liberté, de la tolérance, du respect intégral des personnes, de la connaissance lucide et amoureuse de soi-même en tant que femme, des autres femmes et du monde dans toutes ses possibilités.

Selon moi, les valeurs féministes permettent d'élargir les débats sur l'épanouissement des femmes et des hommes en société. Pourtant, j'ai vu et entendu des gens clore ces mêmes débats au nom d'autres modèles aussi impitoyables que les anciens, sous les apparences du progrès.

Autant j'ai pu ressentir la confiance et la solidarité entre femmes contre bien des causes de discrimination, autant j'ai été témoin de conflits sauvages entre des femmes au nom de ces mêmes valeurs auxquelles je crois. Bon, assez de «chialages»! J'aime mieux en rire quand c'est possible.

Nulle part, à ma connaissance, le champ de bataille n'est plus féroce que dans le domaine des arts du spectacle et de leur véhicule : les médias. On se retrouve toujours devant le même dilemme : celui des images. Images visuelles, auditives et sensorielles : images produites à partir des intellects, des émotions, des sensations. Comment met-on en scène la vie ou le destin d'une ou de plusieurs femmes, et par extension de toutes les femmes, dans un processus de création artistique? Quelles images veut-on projeter de soi-même, en tant que femme et en tant que personne humaine ancrée dans son milieu? Quelles images une artiste est-elle prête à assumer pour elle-même, pour ses pair-e-s, pour la postérité?

Dans un acte de création, qui veut-on convaincre, qui veut-on séduire, contre qui veut-on se battre? Dans quel(s) but(s)? En tant que consommatrice de culture, comment s'identifie-t-on à l'objet artistique produit par une autre personne? Autant de questions difficiles. Le débat devient plus intense lorsqu'on parle de musique : la musique est devenue le médium par excellence dans notre culture populaire.

Madonna, voilà un personnage de créatrice qui ne fait pas l'unanimité. Au fond, que reproche-t-on à

Madonna? Ses contradictions provocantes, son pouvoir dans le milieu artistique, ses musiques et ses textes faussement faciles qui flirtent avec la danse? Madonna joue entre plusieurs registres, comme font toutes et tous les artistes à diverses échelles.

Dans un acte de création, qui veut-on convaincre, qui veut-on séduire, contre qui veut-on se battre? Dans quel(s) but(s)? En tant que consommatrice de culture, comment s'identifie-t-on à l'objet artistique produit par une autre personne?

Dans le travail de création artistique, le narcissisme et l'engagement, l'originalité et le confort, la recherche et le besoin de séduire, les besoins d'argent et les besoins d'expression sont liés comme les cinq doigts de la main, pour le meilleur et pour le pire. La musicologue Susan McClary s'est penchée sur quelques-unes des chansons les plus intéressantes de Madonna, comme «Live to tell» et «Like a prayer».

Elle dégagé des conclusions étonnantes sur le personnage de Madonna qui offre plus de questions que de

CHRONIQUES : VOIX PLEINES ET RONDÉS NOTE

réponses à son public et qui maîtrise (et méprise) davantage les clichés de la féminité ou de la masculinité qu'elle ne leur obéit.

Susan McClary révèle aussi une assez grande part d'exploration musicale, littéraire et visuelle dans les chansons, spectacles et vidéos de Madonna, même les plus accessibles. Cette exploration joue toujours sur les thèmes des tensions sexuelles et familiales et des bouleversements des rôles des deux sexes à notre époque. La musicologue ne fait donc pas de Madonna un portrait antiféministe, même si elle ne lui donne pas la palme des révolutionnaires. Elle admire le courage de l'artiste pop dans une démarche plus difficile et moins prévisible qu'il n'y paraît.

Au Québec, une bonne douzaine d'années avant Madonna, Diane Dufresne a fait scandale: par sa façon de chanter, lyrique, agressive et railleuse; par ses mises en scène déroutantes où la tendresse côtoyait la force, la féerie, la malice et la douleur, l'humour; par les thématiques abordées dans ses chansons, de concert avec son parolier Luc Plamondon et son compositeur François Cousineau.

Moi, j'aimais Diane Dufresne à quinze ans et je l'aime encore, d'autant plus lorsque je découvre ses incursions dans l'écriture. Voyez-vous, je l'aimais envers et contre toutes et tous dans mon entourage. J'évoluais dans un milieu très comme il faut, instruit dans les belles-lettres et le bel canto. Ma mère, chanteuse et professeure confirmée, ne tolérait pas beaucoup les frasques de Diane à l'époque: elle était quand même bien plus

généreuse que mes bourgeoises de copines à l'école qui en parlaient comme «la Honte des Québécoises». Je ne vous raconte pas tout ça pour vous parler de ma vie; je veux surtout vous confier l'émotion qui m'a parcourue en Usant la merveilleuse analyse de Johanne Lame dans la revue *Chansons* de juillet-août 1993. Madame Larue rappelle à quel point Diane Dufresne était la maîtresse de cérémonie intelligente de tous ses spectacles célébrant la sensualité, la folie, la transformation des rôles et toutes les formes du désk des femmes. Il se déroulait chaque fois une sorte d'exorcisme entre Diane et son public.

Aujourd'hui, circulent beaucoup de représentations de femmes en musique populaire. Nous aimons ou nous détestons ces représentations, ou encore elles nous indiffèrent. Souvent, c'est vrai, ces représentations ne rendent pas justice aux femmes. Mais souvent aussi, la pluralité de la création des femmes nous dérange entre nous les femmes. Nos hiérarchies de classes, de codes sociaux et culturels nous ont habituées, peut-être malgré nous, à juger des capacités, des motifs ou des images de façon catégorique, exclusive, typée: les sens contre l'intelligence d'une femme, l'indépendance contre la séduction, les mots contre les rythmes. Le découpage prêt-à-consommer de nos médias occidentaux alimente cette mentalité.

Plusieurs facettes de l'ambition, du plaisir ou de la créativité des femmes nous sont proposées, par des femmes tout aussi intelligentes, indépendantes et séduisantes les unes que les autres. Trop de ces visions fran-

chissent mal la barrière des communications ou tombent à plat. Quelle est la meilleure définition de la sensualité: l'humour canaille et enfantin des chansons de Mitsou, la voix surrante de Claude De Chevigny dans ses pièces blues, l'incarnation de la conteuse érotique Scheherazade par Anne Létourneau? Retient-on de Jo Bocan ses costumes, sa voix, ses textes? Pourquoi retient-on tel ou tel élément?

Quelle serait l'attitude idéalement convenable d'une femme créatrice, libre de toutes les contraintes et de tous les problèmes? Le savez-vous plus que moi? Quoi qu'il en soit, ce que j'aime des femmes artistes de la chanson c'est qu'elles n'ont rien des petites filles modèles, même des modèles d'un monde meilleur! Elles s'interrogent encore, elles ne se sentent jamais «arrivées» et donc jamais «politically correct». Toutes ces artistes cherchent aussi, plus que jamais, à communiquer pleinement aux autres leurs désirs, leurs appréhensions, leurs questions. Bien sûr, elles ne sont pas toutes à l'abri de l'opportunisme ou de la complaisance: elles ne sont pas parfaites. De toutes façons, qui a voulu en faire des exemples? Cependant, je suis convaincue que toutes les femmes bénéficient, tôt ou tard, de leurs inspirations et de leur travail acharné sur la matière des émotions, des sensations, des idées, des gestes.

Auteure-compositeure complète, formée aux harmonies classiques et contemporaines du Conservatoire, rompue au rock et au blues dans les bars, la jeune Américaine Tori Amos enfourche son banc de piano pour

faire face à son public. Très peu élégant mais efficace. Catherine Ringer (du duo Les Rita Mitsouko) danse et chante comme une splendide caricature de la vedette rock et pop. C'est disgracieux avec grâce, tout à fait dans le ton de leur musique. Chanteuse improvisatrice, «coulée dans le rock» et dans la tradition mélodique japonaise, Tenko murmure, délire, hurle des petits bijoux de poèmes existentiels. Elle rythme le tout de percussions aléatoires contre le koto, la guitare ou les instruments à vents de ses musiciens.

La quincaillerie sonore du groupe Justine est-elle trop éprouvante pour les âmes sensibles? Le théâtre verbal et musical du trio Les Pois Z'ont Rouges s'éclate-t-il trop fort? Qui peut juger de ce que mange une femme musicienne? Nous n'avons plus qu'à outter les menus, et ainsi nous distraire un peu de la recherche de l'utpie musicale féministe. Qui sait, celle-ci se prépare peut-être sous notre nez, alors que nous nous employons à la cerner?

Danielle Tremblay

McClary, Susan, «Living to tell: Madonna's resurrection of the fleshly», chapitre 7 de *Feminine endings. Music, gender and sexuality* (réédition d'une collection d'essais divers). University of Minnesota Press, 1991, p. 148-166.

Larue, Johanne, «Diane Dufresne. Coup de plume», dans le vol. 16, n° 2 de *Chansans*, juillet-août 1993, p. 4-10. (Discographie recensée par Robert Thérien).

TORI AMOS. *Little earthquakes*, disque compact EastWest (12 chansons), distribution WEA International (Warner), CD 82358, 1991.

LES RITA MITSOUKO, *Marc et Robert*, disque compact Virgin Records (11 chansons), distribution Virgin France/Canada, CDV 3042, 1988.

TENKO, *At the top of Mount Bracken*, disque compact REC REC Music (une douzaine de pièces), distribution REC REC Zurich, RECDEC 48, 1993.

JUSTINE, *Justine (Suite)*, disque compact Ambiances Magnétiques (15 pièces), production Prod. Super-Même, distribution Amb. Magn., AM 016 CD, Montréal, 1990.

LES POIS Z'ONT ROUGES (Nathalie Dion, Patricia Maurice, Lucie Ouimet) *Ze bol des baleines*, disque compact Disques Hybride (10 chansons), management Lunatik Asylum, DHCD 101, Montréal, 1992.

Plusieurs facettes de l'ambition, du plaisir ou de la créativité des femmes nous sont proposées, par des femmes tout aussi intelligentes, indépendantes et séduisantes les unes que les autres. Trop de ces visions franchissent mal la barrière des communications ou tombent à plat

CHRONIQUES : PAROLES DE FEMMES

Éthique ou utopie?

Quand l'éthique essaie de trouver des nouvelles bases pour la vie morale, c'est parce qu'elle reconnaît des problèmes, des actions et des comportements concrets soulignant un manque de responsabilité sociale parmi les humains. Les caractéristiques de ce que nous appelons le «monde contemporain» favorisent en ce moment des interrogations de type éthique auxquelles nous devons faire face inévitablement.

En effet, la société québécoise d'aujourd'hui, comme bien d'autres sociétés, est marquée par de multiples et nouveaux problèmes sociaux qu'il faut résoudre. Elle est aussi marquée par un vide existentiel très difficile à combler. Les valeurs dites traditionnelles se sont écroulées au rythme mouvementé des changements survenus dans la sphère économique, politique et sociale. La vie familiale et notre propre vie personnelle sont bouleversées. Nous sommes dans une époque de crise presque totale et cela devrait nous amener à réfléchir sur les «bonnes ou mauvaises» conduites face à soi-même, aux autres et à la société.

Il me semble essentiel que, comme femmes, nous nous penchions sur les questions éthiques telles les actions et les valeurs qui peuvent nous aider à réaliser notre potentiel d'être humain sexué femme,

en même temps que nous favoriserions la réalisation d'autrui dans sa dignité et dans sa plénitude, et ceci en tenant compte de la complexité de la vie humaine.

Comme femme qui depuis longtemps se cherche et cherche à dépasser les conditionnements variés qui balisent ma présence dans le monde, je me dis que c'est en ce moment de crise qu'il faut trouver une nouvelle façon de vivre, une dynamique sociale qui tiendra compte de l'autre sans tomber dans le sacrifice de soi. Une façon nouvelle d'être qui permettra aux femmes et aux hommes de s'accomplir en favorisant l'expression de la raison et de la tendresse, de l'intelligence, de la volonté et de la sensibilité à l'intérieur d'un profond engagement qui reconnaîtra l'autre comme tel.

Et je réfléchis...

Je me sens interpellée par la souffrance, la misère, le désarroi. Dans les visages qui me regardent, je vois mon propre visage qui questionne la réalité. Parfois la joie est présente, mais c'est plutôt la tristesse et l'étonnement qui sont là. En regardant autour de moi, je me dis qu'il y a un abîme entre ce qui est, ce qui veut être et ce qui doit être, et même si je sais que ce qui est aujourd'hui peut bien ne plus l'être demain, je crois que l'adoption de certaines valeurs tels le sens des responsabilités, l'engagement, la solidarité, la justice, le respect d'autrui, etc. peuvent favoriser le développement plus harmonieux de la société dans laquelle nous vivons.

Je ne suis pas naïve de penser que le monde va changer seulement avec

ce changement. Nous avons grandi au cœur d'un système capitaliste et patriarcal où les concepts de profit, d'exploitation, d'oppression et de violence ont leur place. L'appartenance à des classes sociales différentes, la hiérarchisation des statuts, le plus ou moins d'argent que nous possédons, le fait d'être un homme ou une femme, handicapé physique ou mental, déterminent souvent notre valeur (marchande). Les valeurs de production, de consommation, d'efficacité, d'excellence, etc. qui ne sont pas mauvaises en soi, dans le cadre d'une société technocrate comme la nôtre, nous renvoient à une appréciation beaucoup plus positive de «l'avoir» que de «l'être» et nous investissons notre vie comme un capital pour retirer des meilleurs dividendes en argent et en statut social.

La pensée d'aujourd'hui est une pensée plutôt pour planifier et organiser que pour réfléchir sur soi et autrui. Mais en négligeant cela, la distance entre moi et moi devient grande et la distance entre moi et autrui est sidérale!

Et si nous adhérons à des valeurs autres que celles prônées par la société, nous devenons marginales. Tout est une question de choix! Voilà le problème. Et, face aux choix que je peux faire pour décider de mes actions, je m'interroge sur les valeurs que je mettrai de l'avant. La réponse arrive toute seule, facilement, parce qu'elle m'habite déjà. Profondément, je désire m'inscrire dans un univers qui favoriserait une interaction humaine basée sur la dignité et le respect

de moi-même et des autres.

Est-ce de **l'utopie** que de désirer une société plus juste, plus humaine, plus solidaire, plus tolérante? Souvent je me dis que oui, il est utopique de songer à cela, mais parfois, je crois que **l'utopie** pourrait bien être le berceau d'une éthique nouvelle...

Monica Viana

*«La liberté, seule valeur
impérissable de l'his-
toire.»*

Camus

De valeurs et de cen- sure.

Par définition, une valeur consiste en ce qui est vrai, beau, bien, selon un jugement personnel plus ou moins en accord avec celui de la société d'une époque donnée. H y a souvent une grande marge entre les valeurs individuelles et les valeurs sociales; ce sont pourtant ces dernières qui régissent, maîtresses suprêmes. Jusqu'ici, aucune contestation à l'horizon.

Maintenant, regardons la réalité : culture dominante patriarcale (certains hommes commencent même à la dénoncer!), normes et règles à l'avenant. Un jour, une femme, des femmes en décident autrement: place à la contestation. Que celle-ci se manifeste ouvertement ou non, une chose est certaine, les femmes se sentent loin de la liberté prônée par Camus. Le monde des arts en offre une belle démonstration.

Les femmes dans les arts vi- suels

L'histoire de l'art a connu différentes étapes en ce qui a trait à

l'accès des femmes dans la production d'images. À quoi bon l'accès si la reconnaissance n'existe pas?

Rares sont les femmes qui ont osé sauter la clôture entourant ce champ! «Ce n'est pas un milieu convenable pour une femme» : moralité exige! Heureusement, la pratique a fait d'elles d'excellentes sauteuses et leur nombre a réussi à influencer positivement ce milieu en démontrant qu'il est impossible de ranger tous les objets de la pensée sous une même bannière, une classe suprême, une catégorie. Car les arts visuels, voilà bien un domaine de chasse-gardée masculine et les catégories, sous le couvert de la logique, les seules valeurs acceptables! Hors catégories, point de salut, croyait-on.

Les femmes font donc éclater les structures comprimantes et elles articulent un discours artistique à la couleur des changements qu'elles proposent. Elles se donnent même des lieux pour la diffusion de leur contenu jugé souvent «non officiel» et pour fuir une certaine censure, si subtile soit-elle quelquefois.

Par la qualité de leur présence, les femmes ont démontré que dans le domaine des arts, comme ailleurs, les valeurs ont trop souvent une haute saveur de moralité. Trop longtemps exclues au nom de cette prétendue moralité, les femmes ont renversé la tendance à sous-estimer la qualité. Cette reconnaissance, les femmes l'ont durement acquise et tout le travail n'est certes pas accompli en ce sens. Le postféminisme, ce sera pour plus tard...

Quand la censure se fait sentir

Quand on fait partie d'un groupe minoritaire (par la non-reconnaissance ou par le nombre), la route semble souvent plus longue à parcourir et on ne ferme pas les yeux devant les chemins de traverse. C'est ainsi qu'à l'instar du féminisme, le lesbianisme agit sur les plans politique et social et, par le fait même, sur les valeurs.

Comme les autres artistes femmes, les lesbiennes veulent mettre fin à l'absence des femmes dans l'art. De plus, tandis que les femmes ne veulent **plus**, les lesbiennes ne veulent pas : elles ne veulent pas être assujetties, réduites à n'être qu'un objet du désir et c'est ainsi que leurs revendications vont dans le sens d'un détournement du discours dominant hétérosexuel.

Toucher à ce discours peut être un jeu dangereux. Ici, émergent des réflexions, des remises en question des normes sexuelles, de la complémentarité sexuelle, de la nature d'une «vraie» femme, etc. auxquelles les lesbiennes apportent des réponses quelque peu dérangeantes pour les valeurs traditionnelles qui représentent celles du pouvoir en place. Ceci peut expliquer l'autocensure et la censure exercées par et sur ce groupe.

Bien que nous ne sommes plus à l'époque des pseudonymes masculins pour cacher notre identité (cette pratique en ayant desservi plus d'une, oubliées par les chercheurs), il n'est

pas du tout évident de reconnaître les artistes lesbiennes ou encore les expositions de celles-ci lorsqu'on lit le sommaire de la plupart des périodiques d'arts. Est-ce de la réserve devant quelque chose de différent, quelque chose qui pourrait être dérangeant? Nom inconnu, événement ignoré... dommage.

La difficulté de nommer une différence peut se manifester de bien des façons; elle peut venir de la société ou des personnes directement concernées. Dans le domaine des arts visuels, une manifestation bien concrète se retrouve sous la forme de la censure. Celle-ci peut être, aujourd'hui, la présence calculée du nombre d'exposantes dans une galerie, un musée - l'histoire des femmes en sait quelque chose! La censure peut être aussi synonyme d'invisibilité. Pensons à la multitude de magazines dédiées aux femmes : une censure non officielle fait en sorte que les lesbiennes ne se retrouvent pas comme sujets dans ces pages et ne peuvent pas non plus s'identifier à l'omniprésence de la publicité hétérosexiste.

La censure est particulièrement efficace lorsqu'elle est appliquée discrètement. Très souvent, des images et des idées ne nous parviennent jamais puisqu'elles ont été jugées controversées par des gens qui s'érigent en arbitres du bon goût et de la bienséance. Dernièrement, un numéro de *Bad Attitude*, un des rares magazines d'érotisme lesbien, a été saisi. Ce magazine n'était en fait ni obscène et/ou dégradant pour les femmes. En cour, les supposés experts ont discuté des pratiques sexuelles lesbiennes

avec une ignorance incroyable. Les expressions faciales du juge passaient de la surprise, au dégoût, à la curiosité et souvent à l'ennui.

Il faut peut-être se demander si la censure *ne* donne pas aux femmes en général une fausse illusion de sécurité en faisant croire que la disparition de certain matériel visuel rendra le monde plus propre et plus sécuritaire pour les femmes.

Carole Tatlock

Pornographie et censure : un faux débat

Sur la place publique revient périodiquement cette question : doit-on censurer le porno? Pour nous, ce débat est faux car il situe le coeur du problème autour d'un seul concept, la censure, alors que le véritable noeud dans le porno réside plutôt dans son message méprisant et dévalorisant à l'égard des femmes. Pour preuve, le jugement de la Cour suprême du Canada *Butler vs Regina* (février 1992) qui reconnaît que le porno est dommageable aux femmes, parce qu'il emploie des images dégradantes et déshumanisantes et admet aussi que toutes les formes d'images pornographiques utilisant la femme comme objet sont à bannir.

En admettant qu'une majorité de personnes reconnaissent l'aspect discriminatoire du porno pour les femmes, alors nous pouvons commencer à comprendre pourquoi et comment la censure devient un faux débat dans ce dossier.

Nous pouvons parler de censure lorsqu'il y a atteinte à la démocratie et à la justice sociale; par exemple, la censure royale avant la révolution française qui interdisait toutes publications autres que celles de la monarchie ou la censure ecclésiastique mettant à l'index des écrits comme ceux de Zola. La population se voyait ainsi

privée d'informations diverses et potentiellement utiles à son avancement. Par contre, lorsqu'il s'agit de contrôler du matériel porno qui ne constitue rien de moins qu'une forme de propagande haineuse envers les femmes, le terme «censure» ne peut pas s'appliquer car ce type de publication détériore le tissu social plutôt que de le protéger et l'améliorer, il ne s'agit donc pas là de censure mais bien de protection de l'individu et de son identité. Voir, à ce sujet, l'interdiction appliquée aux publications antisémites lors de la 2^e guerre mondiale. Seuls les nazis parlèrent alors de censure. Le peuple juif lui, savait bien que là n'était pas la question et que le problème résidait dans le seul caractère haineux du discours fasciste et antisémite.

Il y a bien sûr ceux qui prétendent défendre la liberté d'expression en s'opposant à la censure. Mais liberté d'expression pour qui, encore une fois? Pour l'émetteur sans nul doute. Mais pour la réceptrice qui subit, qu'en est-il donc?

Il faut alors rappeler toujours et sans cesse que ces messages offensants et violents causent un considérable et intolérable préjudice à la population féminine et ont sur elle l'effet paralysant du curare. Ainsi, lorsque la paralysie s'estompe et que ces femmes essaient d'exprimer le mal subi, on leur coupe la parole sous prétexte qu'elles veulent faire de la censure! Et comble de l'horreur une fois encore, la victime devient l'agresseur. C'est bien ce que dit Louky Bersianik dans *Polytechnique*, 6 décembre, publié en mars 1990 aux éditions du remue-ménage :

«La plus grande violence qu'on puisse faire à un groupe, c'est de nier qu'on lui fait violence et de pointer comme étant le vrai problème ses réactions à cette violence.»

Alors que la société réfléchit plus que jamais sur les droits de la personne, il y a effectivement matière à remettre en cause les discours et les attitudes qui légitiment directement et indirectement le porno, industrie qui, rappelons-le, génère un chiffre d'affaires de plus de huit milliards de dollars annuellement au Canada.

Un autre phénomène important existe aussi. Lorsque les femmes expriment la violence qu'elles subissent par le porno, la société et les médias ont tendance à amplifier l'importance de leur intervention. Alors que par ailleurs, elles ont toujours autant de mal à se faire entendre et comprendre. Que se passe-t-il donc? Plusieurs études dans le domaine de la linguistique menées aux États-Unis, en Angleterre, en Hollande et ailleurs en sont arrivées à cette conclusion. Par exemple, nous apprenons en lisant l'ouvrage s'intitulant *The sociology of the languages of American Women* publié en 1976 aux éditions Betty Lou Dubois et Isabel Crouch, qu'une étude scientifique démontre qu'à la fin d'un cours les femmes ont tendance à moins parler qu'au début, les hommes haussant le ton graduellement. De plus, bien que l'étude tienne la preuve que les femmes ont moins parlé que les hommes tout au long de ce cours, les gens ont la profonde conviction que les femmes ont pris la parole plus souvent que les hommes.

Il reste encore beaucoup de chemin aux femmes à parcourir afin de faire entendre leur voix et d'atteindre les objectifs du féminisme qui visent leur pleine égalité sociale, économique et politique. Beaucoup de prises de parole leur seront nécessaires pour que l'équation pornographie et préjugés envers les femmes soit manifeste pour tous, pour que le débat prenne une tangente qui le sortira du cercle vicieux dans lequel il se trouve actuellement.

Lorraine Riopel

«La plus grande violence qu'on puisse faire à un groupe, c'est de nier qu'on lui fait violence et de pointer comme étant le vrai problème ses réactions à cette violence.»

Louky Bersianik

Réprimer ou

Qu'on l'accepte ou qu'on le dénigre, le phénomène demeure inéluctable: le commerce sexuel est une réalité bien enracinée. Une réalité que Robert Gemme, sexologue à l'Université du Québec à Montréal, tente de cerner depuis une dizaine d'années. Ses études sur le terrain l'ont conduit à une approche scientifique et sexologique de la prostitution. Une approche qui nourrit la réflexion, très actuelle, sur la légalisation du plus vieux métier du monde.

Un choix...qui n'en est pas un

Ces études effectuées sur le terrain contribuent à lever le voile sur l'univers clandestin de la prostitution. En tout, près de 300 personnes ont été interviewées, dont plus d'une centaine de prostituées (hommes et femmes), des clients, des policiers, des avocats, des juges, des intervenants des organismes sociaux, des citoyens et des proxénètes. «Les résultats obtenus, souligne le professeur Gemme, indiquent que plusieurs personnes pratiquent ce métier non pas par libre choix, mais parce qu'elles sont poussées par des facteurs précipitants.» De fait, avant de se prostituer, ces hommes et ces femmes, dans une proportion de 44%, ont eu des relations sexuelles contraintes avec un ou plusieurs membres de leur

famille, alors que 33% d'entre eux ont été victimes de viol. «Un tel contexte d'oppression, où le jeune apprend à échanger son corps contre des cadeaux ou de l'argent, pèse pour beaucoup dans leur décision. Par ailleurs, il n'est pas étonnant que plusieurs, en quête d'affection, vont si facilement se laisser exploiter par un proxénète.»

Ce lourd passé sexuel, estime Robert Gemme, explique que les prostituées entretiennent une mauvaise estime de soi, de la sexualité et du commerce qu'elles pratiquent. «D'ailleurs, remarque M. Gemme, les prostituées interviewées ne recommandent pas ce métier à aucun de leurs enfants.» Une telle perception négative conduit à des comportements autodestructeurs comme la consommation abusive de drogues et d'alcool, devenus indispensables pour plusieurs à la pratique du métier (33% d'entre elles exercent leur métier sous l'effet de l'alcool, 47 % sous celui des drogues, et une bonne proportion combine les deux). Ce qui entraîne comme conséquence un manque de prudence vis-à-vis des clients bizarres et potentiellement violents, des actes indécents en public et une santé mise à rude épreuve.

Par ailleurs, il semble que le phénomène de la prostitution se conjugue avec celui de la violence. Robert Gemme explique: «Le peu d'estime de soi que plusieurs prostituées entretiennent est accentué par la criminalisation de la prostitution qui stigmatise et maintient une image négative du milieu.» Par ricochet, les clients ont tendance à leur tour à avoir une perception négative des prosti-

tuées, ont souvent usé de violence à leur égard. Les statistiques démontrent cette dure réalité l'offre et de la demande du commerce sexuel. Il a découvert que les sources de motivation pour un tel service sont: la recherche d'un rapport sexuel passager et sans complication, sans attache et à un prix minime; la curiosité, la timidité ou la difficulté à séduire une partenaire; une vie sexuelle insatisfaisante avec sa partenaire régulière; la satisfaction de besoins qu'on dit «spéciaux» (masturbation, fellation, sodomie).

En ce qui regarde le type de service, il semble que la fellation avec condom est le plus en demande (seulement 10 % des services impliquent la pénétration). Le temps d'exécution est très rapide (une moyenne de 12 minutes), avec peu ou pas de préliminaires. De plus, ces activités ont lieu, dans 85 % du temps, dans des voitures garées le long des rues ou dans des stationnements publics. On imagine les nuisances publiques et hygiéniques qui en découlent. Et puis, la circulation automobile s'en trouve d'autant plus perturbée que les services sont principalement offerts aux conducteurs de voiture, dans des secteurs commerciaux où le trafic est dense. Cela s'explique par le fait que la voiture est le lieu préféré des clients qui s'assurent ainsi de leur anonymat.

L'inefficacité de la répression

Qui dit prostitution dit réglementation. À ce chapitre, la plus récente étude du professeur Gemme, en col-

laboration avec deux étudiantes en sexologie, Nicole Payment et Lucie Malenfant, présente des résultats assez troublants. Sous les apparences de la loi se cache un piège: celui de l'inefficacité de la répression de la prostitution. En effet, il semble que la loi C-49, adoptée en 1985 et évaluée en 1988, n'apas eu les effets escomptés, n faut rappeler que cette loi criminalise le fait de communiquer avec une personne dans le lieu public aux fins de prostitution. L'objectif principal est de faciliter l'application de la loi pour les policiers et les procureurs de la Couronne ainsi que de permettre une application de la loi, non seulement contre les prostituées, mais aussi contre les clients.

Si l'application de la répression a, de fait, été facilitée par cette loi, précise M. Gemme, cela ne s'est pas traduit par une baisse sensible du nombre de prostituées et de clients à Montréal. «Ni les amendes, ni les sentences de prison n'ont dissuadé les contrevenants de recommencer. Pour les prostituées, il s'agit des risques du métier; quant aux clients appréhendés, si certains cessent leurs activités, d'autres les remplacent aussitôt.» Il ajoute que, contrairement aux objectifs de la loi, les prostituées sont toujours les plus grandes victimes de la répression.

Les statistiques sont en effet trompeuses. Un rapport de renseignements tactiques mentionne une diminution d'une cinquantaine de prostituées dans le secteur de la Main en 1985, comparativement à deux ans auparavant. Par contre, les policiers ont remarqué un déplacement géographique des prostituées dans de

nouveaux secteurs. M. Gemme cite l'exemple du déplacement de 1989 vers la rue Champlain et le parc Baldwin. «L'envahissement prit une telle ampleur que les citoyens ont décidé de créer des comités et ont entrepris, avec l'aide des policiers, de chasser les prostituées. La sollicitation a été éliminée du secteur. Mais, tel que prévu, elle est réapparue dans un autre quartier résidentiel, La Petite Patrie.»

Autrement dit, on change le problème de place, sans pour autant le régler. De plus, on remarque que les studios de massage et les agences de danseuses ont diminué, alors que les agences d'escortes ont fortement augmenté. «Peut-être s'agit-il là d'un nouveau déplacement des prostituées de rue ou d'une diversification des services à la suite des difficultés éprouvées dans la rue», avance M. Gemme.

Et puis, l'existence d'une loi n'implique pas nécessairement son utilisation, comme le démontre le peu d'arrestations effectuées à Trois-Rivières et à Québec. Seule la ville de Montréal a eu recours à la loi de façon systématique. Il faut dire que la prostitution y est perçue comme un problème plus sérieux que dans les autres villes à cause de son importance numérique, de sa visibilité et de la vulgarité de la criminalité et des nuisances qui y sont associées.

Beaucoup d'arrestations et beaucoup de récidivistes

Autres chiffres trompeurs: le nombre d'arrestations. Les statistiques

révèlent une activité accrue des forces policières contre les prostituées et les clients. En 1985, aucun client n'a été arrêté pour 1189 prostituées. En 1990, ces chiffres sont passés à 1104 clients (on a recours à des policières leurres) et à 1606 prostituées. Quant au taux de condamnations, la loi est aussi très efficace puisqu'il est près de 100%. Tout paraît donc aller pour le mieux. Sauf que l'objectif du système pénal n'est pas uniquement d'arrêter des contrevenants mais de les dissuader de recommencer. "Et c'est cet objectif de dissuasion qui n'est pas atteint après cinq ans d'application de la loi, constate le professeur Gemme. C'est que les sentences pour les premières offenses sont peu sévères et le processus de contrôle policier et judiciaire n'est pas perçu comme suffisamment traumatisant.

En effet, que représentent des amendes annuelles moyennes de 869 \$ par prostituée pour des revenus qui varient entre 40 000 et 60 000 \$ par année? À la limite, ce déboursé peut être considéré comme une forme d'impôt sur le revenu! Et puis, la réhabilitation en prison est presque inexistante, la détention ne s'appliquant qu'aux récidivistes. Par contre, on estime que le taux d'efficacité de la répression auprès des clients est plus élevé, suffisamment du moins pour les dissuader de recommencer... temporairement! Reste que, pour les prostituées, les arrestations et les amendes, peu nombreuses, sont considérées comme les risques normaux du métier.

Décriminaliser?

Lorsqu'on récapitule, le constat est plutôt sombre. D'un côté, la répression est peu efficace à endiguer le commerce sexuel. De l'autre côté, les prostituées sont victimes de ce que M. Gemme appelle la «stigmatisation du métier», et pratiquent dans un milieu «criminogène». Comment sortir de ce cercle vicieux? En arrêtant de pratiquer la politique de l'autruche, suggère le chercheur. «Les gouvernements devraient revenir à l'esprit qui a présidé aux recommandations de la Commission Fraser. Cette Commission soutenait que la prostitution de rue ne serait pas freinée par une légalisation plus sévère. Elle recommandait plutôt une décriminalisation partielle de la prostitution, pour permettre ce commerce, tout en le confinant à un secteur commercial ou à domicile, et en criminalisant les nuisances publiques (les offres de services répétées dans les endroits publics, en autant qu'on puisse prouver leurs nuisances, l'utilisation de stationnements publics, etc.)»

Robert Gemme pousse encore plus loin sa réflexion et fait état d'une approche sexologique de la prostitution qu'il a développée au fil des ans. Il explique: «Il y a actuellement deux principaux courants de pensée concernant la prostitution. Certains diront que cette activité est mauvaise en soi et, donc, qu'on doit intervenir et mettre en place des processus de répression. D'autres diront que, puisqu'on ne peut pas se débarrasser de ce fléau, légalisons-le en essayant de faire le moins de tort possible. Dans les deux cas, l'approche est négative

et entraîne un processus de dévalorisation de cette pratique. Cette approche s'appuie sur des principes moraux et culturels ainsi que sur une éthique sexuelle qui disent que l'érotisme pur, surtout lorsque la notion d'échange d'argent pour des faveurs sexuelles est en cause, que la sexualité par plaisir hors d'un contexte amoureux, ne sont pas acceptables. Et pour appuyer cette conception, on pointe du doigt les mauvais aspects rattachés à la prostitution (nuisances publiques, etc.) plutôt que de faire référence à son aspect intrinsèque, soit l'échange de services sexuels.»

Le sexologue voit la question sous un autre angle. «L'approche sexologique part du principe que nous sommes des êtres sexués, des êtres érotiques, et que cette dimension sexuelle est bonne et naturelle. Il y a des personnes qui, pour différentes raisons, ne peuvent satisfaire leurs besoins sexuels dans un réseau dit traditionnel, à savoir sur une base gratuite, avec un partenaire stable ou occasionnel. Cette approche suggère que l'échange sexuel qui ne fait aucune victime (sans exploitation et sans violence physique et psychologique), qui se passe entre deux adultes consentants, n'est pas une mauvaise action en soi. Tant que le respect d'autrui est assuré, que le métier s'exerce par libre choix, on devrait permettre cette pratique, tout en y appliquant les mêmes règles que tout autre commerce (zonage, horaires de travail, impôt sur le revenu, mesures d'hygiène, de santé et sécurité au travail, etc.)»

En fait, l'hypothèse du chercheur suggère que ce n'est que lorsque cette

activité sera considéré comme acceptable, en impliquant un libre choix de celles et ceux qui la pratiquent, qu'on pourra mettre fin à cette espèce de contexte sordide dans lequel elle a lieu, «il faut comprendre que la prostitution dont je parle est respectueuse à la fois de ceux qui l'offrent et des utilisateurs.» Cette hypothèse, reconnaît le chercheur, peut être difficile à accepter parce qu'elle ne se fonde pas sur les valeurs morales traditionnelles, mais plutôt sur la logique des données sexologiques et de nouvelles valeurs (comme la valorisation de la sexualité pour le simple plaisir et le libre choix en matière de sexualité).

Claire Gagnon

¹ Comme la prostitution est pratiquée à 80 % par des femmes, le terme prostituée est employé au féminin dans le texte.

Cette article a été tiré d'un reportage de Claire Gagnon publié dans le numéro de septembre 1993 de la revue Réseau

Ni les amendes, ni les sentences de prison n'ont dissuadé les contrevenants de recommencer. Pour les prostituées, il s'agit des risques du métier; quant aux clients appréhendus, si certains cessent leurs activités, d'autres les remplacent aussitôt."

Annie Sprinkle ou le porno nouvel âge

New York la délirante ne pouvait qu'engendrer une aussi excentrique perfonneuse, humoriste de la pornographie, mais un porno épuré de sa tare existentielle, le mépris des femmes.

Il n'en demeure pas moins que dans le spectacle d'Annie Sprinkle c'est une fois encore, la seule dimension sexuelle des femme qui prédomine. Cliché repris de la femme objet sexuel, obsession fétichiste rapportant annuellement au Canada plus de huit milliards de dollars.

Est véhiculée aussi cette autre manichéenne et misogyne vision des femmes, soit les laideronnes ou les bombes sexuelles. En ce sens il nous faut nous garder de voir en madame Sprinkle un quelconque modèle d'identification et s'efforcer de ne pas confondre libre disposition du corps et liberté d'exposer publiquement sa vie sexuelle.

Aussi à force de vouloir plaire à tout le monde, Annie Sprinkle se piège dans d'autres stéréotypes, maternant son public, donnant la permission, séduisant, provoquant... Et même si la dame transgresse effectivement certains tabous, nous devons tout de même nous interroger sur cette prétendue version féministe de la porno.

Lorraine Riopel
